

## CARAVAGE

### *L'esprit, la chair*

#### Prélude

"*Ecce Homo*", *Voici l'Homme*!" Comprend-on ce que cela veut dire? Dans quelques semaines, le Vendredi Saint, la question nous sera explicitement posée. Par la bouche de Pilate, lors de la lecture – ou du chant – de la Passion, dans la version de saint Jean. Pilate à vrai dire ne nous posera pas la question. Il nous donnera à voir la réponse à la question. Voici, nous dira-t-il, ce que c'est qu'un homme. Ce que c'est que l'homme. L'Homme par excellence. "*Voici l'Homme*" nous dira-t-il, à nous qui sommes des hommes. Les frères de cet homme, donc. Pilate nous le dira, sans rien connaître d'autre sur l'homme, semble-t-il, que ce que l'on peut en faire quand on l'a flagellé, ridiculisé, quand il ne reste plus qu'à l'exposer. Cet homme, Pilate va l'exposer sous nos yeux espérant encore vaguement, semble-t-il, que nous nous en tenions là, que l'humiliation de cet homme nous suffise. Mais non! "A la croix! A la croix!", crierons-nous. Cet homme n'est pas un homme. Cet homme ne mérite pas le châtement d'un homme. Il mérite le châtement d'un esclave. D'une chose encore vivante, qui peut-être fut un homme, mais doit être entièrement déshumanisée. Cette chose vivante, ayant encore, sous les traces du fouet, des crachats et des coups, quelque vague apparence humaine, dépouille-la de toute humanité. "A la croix!". Et l'homme, l'Homme par excellence, l'Homme en qui Dieu s'est fait chair, va perdre toute apparence d'homme. Cet homme déshumanisé va monter jusqu'au roc de sa pure pantelance, de son indicible souffrance. Et Dieu, l'Eternel, à qui cette chair hurlera: "*Pourquoi m'as-tu abandonné?*", n'abandonnera pas cette chair. Dieu demeurera en cette chair, jusqu'à ce que la mort en vienne à bout, jusque dans la nuit du tombeau où cette chair sera enfouie, jusque dans les enfers où elle plongera, jusqu'à l'heure de la deuxième nuit, mère du troisième jour, quand des enfers, du tombeau, cette chair, glorifiée, sans que nul ne la voie, surgira, chair de l'homme enfin, chair de gloire entraînant à sa suite, dans sa gloire, toute chair. "*Voici l'Homme*", enfin!. Voici la création, enfin!, surgie resplendissante de la plongée au fond sans fond de la désespérance et du néant.

Nul n'entre dans la vie sans passer par la mort. Nul n'entre dans la vie...Qu'est-ce que la vie? Est-ce seulement, du premier au dernier soupir, du premier au dernier battement du

cœur, laisser couler ses jours dans l'alternance des peurs, des joies, des éveils, des sommeils, des plaisirs, des dégoûts, jusqu'à ce qu'enfin tout s'arrête, sans que rien peut-être, au cours de cette vie, n'ait jamais eu de sens? Nul n'entre dans la vie sans passer par la mort! Sans passer par la mort...Qu'est ce que cela veut dire? Que vivre, c'est passer sans cesse par la mort de ce qui vient d'être vécu et s'apprête à se vivre en cet instant même? Oui mais, une fois que vient la mort, la mort ultime, peut-on dire que l'on passe par elle? Ne se heurte-t-on pas plutôt à elle comme à un mur implacable, derrière lequel on ne puisse même pas dire qu'il n'y ait rien, puisqu'il n'y aurait plus personne pour dire qu'il y eut un jour quelqu'un, soi-même, pour se heurter mortellement au mur de la mort? Passer par la suite des morts qui tissent toute vie terrestre, soit! Mais la mort, la mort ultime est-elle un passage ou le portail, sans ouverture ni montants, du rien?

### **De Caravage et du mystère**

Autour du Caravage nous sommes ici rassemblés ce soir. Il y a cent ans aucun d'entre nous n'existait. Demain, dans un an, dans quelques décennies, tous nous serons morts. Caravage est mort il y a un peu moins de quatre cents ans. Depuis un peu plus de quatre cents ans, dans la fameuse chapelle, le cycle de saint Mathieu, qu'il peignit autour du jubilé de l'an 1600, s'offre au regard des provisoires passants de la vie éphémère que nous sommes. Que d'événements cette église connut-elle! Que de changements! La splendeur de sa nef et de son chœur ne furent point vus de Caravage, nef et chœur étant, tels qu'ils sont aujourd'hui, de près d'un siècle et demi plus jeunes que lui. Les artistes avant lui, après lui, travaillèrent ici à la gloire de Dieu à travers la grandeur de la France, à travers sa grandeur royale, sa grandeur chrétienne dont la France d'aujourd'hui ne peut pas ne pas faire mémoire sauf à perdre de soi toute mémoire, à travers la France républicaine d'aujourd'hui qui, ici même, ici tout spécialement, s'invite elle-même à contempler, par delà les ruptures, les déchirures, les métamorphoses à venir, l'unité profonde de son âme et, envers cette âme, son devoir de fidélité.

La France. Mais Caravage peignit-il pour la France? Non. Caravage peignit-il pour Dieu? Je ne sais. Il peignit. Mais je sais qu'il peignit tel aspect du mystère que beaucoup appellent le mystère de Dieu. Et beaucoup de ceux qui, venant dans cette église, non pour la France mais pour Caravage, viennent eux aussi, à travers lui, fût-ce sans penser à Dieu, sans croire

en Dieu, sans adhérer à ces formes de la foi en Dieu, pour se laisser imprégner d'un mystère de beauté où certains discernent un aspect du mystère de la beauté de Dieu. La plupart ne le savent pas. Je sais qu'ils ne le savent pas. Je sais que je n'ai pas le droit de prétendre savoir à leur place ce que, sur eux-mêmes, ils ne savent pas. Moi-même, sur moi-même, je ne le sais pas. Alors pourquoi, sur eux, osé-je le dire? Parce que je regarde ici, moi aussi, l'œuvre du Caravage. Parce que je la regarde depuis très longtemps, depuis près de cinquante ans. Parce que, la première fois que je la vis, j'ignorais que ce fût le mystère de Dieu qui en elle pour moi entrouvrait, en pertuis de lumière, la ténèbre profonde où Il se cache. Mais parce que, la première fois que je la vis, et chaque fois, c'est-à-dire maintes et maintes fois depuis, je fus saisi par la lumière de ce pertuis qui, sans m'ouvrir encore à l'éblouissement de ce face à Face éternel, m'a donné déjà quelque lueur, quelque lueur avant coureur de son indicible splendeur. "*Lucerna pedibus meis Verbum tuum et lumen semitis meis*". En ce temps obscur de mon pèlerinage ou de mon errance terrestre, de mon existence éphémère ou de mes premiers pas mal assurés vers les propylées éternelles, je rumine le psaume: "*Petite lampe pour chacun de mes pas et lueur pour mes sentiers, telle est pour moi Ta Parole, ô mon Dieu*".

Et n'est-ce pas ce qui soudain advint à Mathieu, le publicain? Il était peut-être, ou peut-être n'était-il pas – rien ne le dit dans l'Evangile – bien tranquille à son comptoir de percepteur juif de l'impôt romain. Et voici que lui advient la lumière. Le Porte-lumière. "*Suis-moi*" lui dit Jésus. Et Caravage interprète ici l'appel de Jésus, de telle sorte que nul, ayant écouté cette interprétation par Caravage de l'appel adressé par Jésus à Mathieu, ne peut demeurer sourd à cet appel même. Non que la peinture de cet appel convainque la raison humaine de son historicité, ni de la vérité de l'Evangile. L'adhésion de foi est d'un autre ordre que l'invitation esthétique. L'inspiration esthétique est d'un autre ordre que l'adhésion de foi au thème qui l'inspire. Et quand j'ose dire que Caravage peint un reflet du mystère de Dieu, je ne veux nullement dire qu'il soit prouvé que ce génial interprète du mystère adhère par la foi à la vérité de ce mystère. Mais je veux dire qu'il a intériorisé ce mystère à un tel degré de profondeur qu'il le révèle selon un ordre de vérité en lequel se rejoignent, à travers son génie de peintre, une lecture attentive de l'Evangile, un sens aigu de l'actualité de ce mystère, et certes l'ethos propre du peintre, de l'homme qu'est ce peintre, de ses goûts, de ses tendances, de son rapport à l'existence, au tragique de l'existence, mais aussi à la grâce qui transfigure l'existence, la sienne sans doute, à travers celle de Mathieu.

Nul interprète d'un mystère, que ce soit en musique, en poésie, en peinture, ne peut rester indemne en regard de ce mystère. Ou alors il interprétera mal. Ou encore le thème qu'il interprète sera sans valeur. Je connais des musiciens qui refusent d'interpréter tel sublime *"et incarnatus est"* parce que ces paroles et cette musique exigent une adhésion, non à proprement parler de foi, mais davantage encore si je puis dire, une adhésion de l'être en sa plus intime profondeur, à laquelle, devant le génie de cette musique si appropriée au sens de ces paroles mystérieuses, ils se refusent, par loyauté vis-à-vis de la musique, des paroles et d'eux-mêmes, à s'engager. Caravage n'a pas refusé de s'engager, de s'engager à fond dans le *"Suis moi"* du Christ adressé ici même, aujourd'hui même, à Mathieu. Il y a adhéré avec une si profonde originalité que nous ne pouvons plus lire cette page de l'Évangile, quand nous avons vu cette œuvre de Caravage, sans nous la rappeler, sans unir la page et la peinture dans la communion d'une inspiration pour ainsi dire unique. Comme si Caravage, j'ose le dire, avait ajouté quelque chose à l'Évangile, ou plutôt - mais cela revient au même, je crois -, comme s'il avait enrichi l'Évangile d'un écho, le sien, celui de son génie et de son être, qui, sans lui, ne se serait jamais fait entendre, mais qui, s'étant fait entendre, se faisant entendre, manifeste qu'il était là, caché, secret, silencieux, dans l'Évangile, et qu'aujourd'hui, s'il retentit en nous, avec l'Évangile, différemment en chacun de nous, il prolonge l'Évangile en autant de retentissements intérieurs qu'il existe entre nous de différences et de possible communion.

### **La vocation de saint Mathieu**

Voici donc qu'au bureau du péage entre le jeune maître. Est-ce à l'intérieur de l'office ou dans la cour? Qu'importe! C'est la nuit. La lumière inondant les œuvres de ce monde est la lumière de la nuit. Elle vient de l'autre monde. Vient-elle du jeune rabbi? Elle vient, à son appel, de plus loin, de plus haut que lui. Elle vient de l'invisible où demeure "le Père des lumières". Ce père, qui est son Père, et dit-il, ne fait qu'un avec lui, mais qui, dit-il encore, est plus grand que lui. Jésus ne convoque point la lumière dont la source est le Père; il la respire; il en inonde celui qu'il appelle à lui. D'un regard, canal sombre de la vive lumière, il éclaire le monde où demeure celui dont il fait son ami. De son geste il invite Mathieu à le suivre. Geste, non d'injonction mais de très douce et cependant irrésistible invitation. Geste pour ainsi dire flottant dans l'air, non seulement dans l'air du bureau ou de la cour du

péage, mais dans l'air spirituel où nulle pesanteur n'impose sa loi. Geste de libre création où l'on reconnaît sans peine le geste du Créateur d'Adam à la chapelle Sixtine. Jésus en effet, en ce lieu nocturne, crée, recrée, dans la lumière divine, en Mathieu, un nouvel homme, un nouvel Adam. Il le recrée, homme vraiment nouveau, le saisissant au cœur de ce qu'il aime. Ce qu'aime ici Mathieu, bien plus que l'argent, ce sont les jeunes gens. Les jeunes gens comme lui vêtus splendidement, dont l'un s'appuie sur son épaule comme sur sa possession, dont un autre, tout au compte de l'argent, de sa main frôle sa main. La sensualité de Caravage, à l'évidence, inspire ici celle de Mathieu. Jésus ne la condamne point. Simplement il l'en délivre. Il l'en délivre en un instant. Il l'en délivre absolument, en même temps qu'il en illumine le charme. Car nul ici, ni Mathieu, ni les trois jeunes gens, ni le vieillard veillant sur les comptes de l'argent, n'échappe à la lumière. Mathieu seul, pourtant, la reçoit en plein cœur. Mathieu la reçoit à l'instant dans un baptême d'innocence. De sa main, il se désigne, émerveillé de sa propre surprise et de son consentement. "Est-ce bien à moi, Jésus, que tu t'adresses? Ne t'es tu pas trompé? Ne me trompé-je pas? A moi! Certes, c'est moi que tu invites à te suivre." Le visage, le regard irradiant le bonheur de l'immédiate et parfaite conversion du cœur. Le jeune homme peut encore s'appuyer sur l'épaule de Mathieu et confondre son brocart avec le sien, l'autre jeune homme peut encore compter l'argent, sa paume frôlant la sienne au point que l'on puisse nourrir l'illusion qu'ils appartiennent au même corps. Mathieu s'en va, Mathieu s'en est allé. Ce n'est plus à eux qu'il appartient; c'est au jeune homme qui l'invite à un tout autre destin. En vérité ces jeunes gens l'y accompagnent peut-être. L'Evangile dit en effet que ce soir, quand la nuit sera avancée, Jésus, au scandale des âmes impeccables, ira festoyer chez Mathieu, en compagnie de publicains et de pécheurs. Sans doute ces jeunes gens seront-ils de la fête. Mais peut-être n'y seront-ils pas accompagnés du vieillard absorbé par l'argent. Car "*on ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent*". C'est le jeune maître qui le dit. Peut-être le jeune homme absorbé lui aussi dans les comptes viendra-t-il au festin? C'est en commençant par les plus vieux que s'en vont les accusateurs de la femme adultère. Peut-être ce jeune homme, quand la main de Mathieu aura cessé de toucher la sienne, l'accompagnera-t-il, loin de l'argent, là où Jésus demande qu'on le suive. Où donc? Là où l'on rencontre la croix. Sur le chemin de la conversion que souligne la lumière du Père venue du Christ, la croisée sur le mur n'est sans doute pas seulement celle d'une fenêtre, mais, comme celles des Annonciations d'autrefois, la croisée d'un destin, la croix au bout

du chemin, sur la colline où Jésus, entre ciel et terre, bientôt montera. Et comme on sait, *"Là où je suis, dit-il, là sera mon serviteur"*.

Mais Jésus, en ses vêtements qui le situent hors du temps de Caravage, hors du temps de l'histoire, hors donc de notre temps, ou plutôt qui le situent dans la multiplicité de tous les temps de l'homme, et dans le nôtre précisément, aujourd'hui même donc, Jésus n'est pas seul à créer l'irruption de la grâce. Simon-Pierre l'accompagne. Simon-Pierre, que Caravage décida de rajouter à la scène, imite avec timidité et gaucherie le geste ample et noble du Christ. Il l'adresse au jeune homme vêtu de splendide velours noir et de satin blanc qui nous tourne le dos et le regarde. En Simon-Pierre ici, je crois, l'Eglise continue l'œuvre du Christ. D'ailleurs le Christ, si l'on y prend bien garde, esquisse un pas de danse à peine visible, qui le conduit vers l'endroit d'où il vient, le lieu hors du tableau, le lieu de l'origine, de son origine, de la source invisible de la lumière qu'il transmet, le lieu où, dans le sein du Père, il repose, laissant à son Esprit, au Paraclet, la mission d'animer ses disciples, Pierre, Mathieu, ce jeune homme, ces jeunes gens, tous les pécheurs et, qui sait, le vieil avare lui-même peut-être, s'il consent du moins à lever les yeux un instant au dessus de l'argent.

### **Le martyre de saint Mathieu**

Le temps du festin est passé. Jésus a été crucifié. Tous ses disciples, sauf le bien aimé, (lui-même après une éclipse de sa fidélité), l'ont abandonné. Pierre le premier. Mathieu avec tous les autres. Après la Résurrection du Christ, Mathieu, avec tous les autres, s'est repris. Et, selon la légende, empreinte, comme toutes les légendes profondes, d'une grande force de vérité, Mathieu, comme son maître, est martyrisé, non pas sur une croix, mais alors qu'il achève, sur l'autel eucharistique, le mémorial du sacrifice de la croix. Face à face, en cette chapelle, voici donc sous nos yeux, l'appel à suivre le Christ et le couronnement, le parachèvement de l'appel du Christ: le martyre. Selon la légende, le bourreau fut envoyé par le Roi d'Ethiopie pour punir Mathieu d'avoir scellé devant le peuple l'engagement sacré d'une jeune vierge que ce roi voulait épouser à demeurer fidèle à ses vœux de chasteté, à ses vœux d'épouse du Christ. Cette légende, absente de l'image, en sous-tend le mystère, je crois. Cette vierge appartient désormais à Dieu, comme Mathieu appartient à Dieu. Exclusivement à Dieu. Pour son service d'amour au cœur du monde. Caravage nous

donne ici à contempler, dans sa brutalité superbe, le triomphe du monde, le triomphe du Prince de ce monde.

Qui d'autre que le Prince de ce monde est, en effet, le splendide bourreau? Presque absolument nu. Eclatant d'une lumière épousant sa musculature invincible, l'épée au poing, dont il vient de transpercer l'officiant à l'autel, l'en ayant transpercé de part en part, du dos à la poitrine, puis ayant violemment extrait son glaive de ce corps, empoignant ce corps jeté bas, retourné, l'aube prise entre les puissantes colonnes que sont ses jambes et ses pieds nus. Son épaule est le pic du royaume d'ici. Autour d'elle, jusqu'aux bases que forment les gardiens quasi nus de l'abîme, s'ordonne la pyramide implacable du pouvoir, éblouissant et sans merci, de la nuit. De la nuit où triomphent, dans un éclat de ténèbre, les corps, corps superbes, corps effroyables, corps vidés d'esprit. Corps où hurle la violence charnelle en furie, devant le mutisme indifférent des corps. Oui, ce bourreau splendide, inspiré du Christ du jugement dernier de Michel-Ange, est bien l'anti-Christ des enfers, le Prince de ce monde, de ce monde ouvert sur le gouffre d'enfer dont les trois "ignudi", portiers indifférents, sont à ses ordres. Mathieu ensanglanté, jeté bas, renversé, prêt à rouler dans l'abîme, forme avec son jeune bourreau un couple inséparable. Leurs regards se fixent l'un l'autre, à jamais dirait-on. L'ange peut bien venir d'en haut, des hauteurs inaccessibles d'un au-delà du firmament. Il peut, contorsionné sur un nuage au dessus de l'autel, tendre au martyr du Christ la palme de la victoire, Mathieu ne peut la saisir. Le bourreau qui l'empoigne pour le faire sombrer l'en empêche. C'est encore trop dire, car cette palme, Mathieu, sa main droite grande ouverte comme pour la saisir sans qu'elle puisse l'atteindre, ne la voit pas! La mandorle que forment la palme angélique et le bras infernal semble souder le lien entre le martyr et son bourreau. A celui-ci, Mathieu n'a donc pas échappé! A quoi donc a servi l'appel du Christ? A rien d'autre qu'à imiter le Christ. A assumer seul, en cette heure cruciale et sous une autre forme, la croix que le Christ a lui-même assumée seul.

*"Vous me laisserez seul"* a dit le Christ à ses disciples. Mathieu suit ici, jusque dans l'abîme, la solitude du Christ. Hormis le bourreau et les gardiens de l'abîme, tous s'enfuient, tous le laissent seul, presque tous en silence, hormis le jeune clerc épouvanté, bouche grande ouverte pour un hurlement d'horreur qui ne franchit peut-être pas la fosse de sa gorge et pourtant retentit au hurlement de l'assassin. L'incarnation du mal et celle de

l'enfance ici se rejoignent en un hurlement muet que nos yeux voient mais que seul notre cœur entend. Tous les autres assistants à la messe ultime de l'apôtre s'écartent, certains s'en vont, et, parmi eux, les jeunes gens présents tout à l'heure à son appel. Tous donc, épouvantés, surpris, indifférents, le laissent seul. Un seul parmi eux se retourne, là-bas, au loin, à gauche. Oui, il s'en va lui aussi, mais il se retourne. Il ne peut s'empêcher de contempler, le visage en pleine lumière, exprimant horreur et compassion, horreur et compassion profondes, impuissantes bien sûr, mais sans consentement à l'impuissance, le mal qui, inexorablement, s'accomplit. Ainsi, quand le sacrifice du Christ fut accompli, "*des femmes*, nous dit l'Évangile, *contemplaient de loin*" ce parachèvement. Cet homme ne consentant point à l'horreur qu'il contemple impuissant, compagnon invisible de Mathieu, mais, à son insu, solidaire de son malheur et de son sacrifice, n'est pas n'importe qui. C'est, vous le savez bien, Caravage lui-même qui, dans cette scène d'horreur, s'est peint. Ainsi, sans le savoir, sans voir ni l'ange du ciel, ni ce compagnon de la terre, Mathieu, tout fasciné qu'il est par la violence de son bourreau, gardant cependant le visage parfaitement calme, car animé de la parfaite fidélité au Christ, Mathieu n'est pas seul. L'ange du ciel, quoique impuissant, est là; l'homme de la terre, le frère d'ici bas, le peintre lui-même, quoique impuissant, est là.

Mais à quoi bon ce compagnonnage impuissant de l'ange et du frère, si Mathieu doit sombrer dans le gouffre du néant? Le monde d'ici bas, même à l'instant sacré où se renouvelle le sacrifice du Christ, à cet instant surtout peut-être, n'a-t-il donc aucune prise sur le cours des choses? Sommes-nous donc, dans un ouragan de lumière panique et de nuit, condamnés au néant? Les ténèbres sans aurore auront-elles raison du jour?

Regardez bien. Voyez, du cœur de l'ouragan, de l'effroi, de la haine, de l'indifférence, du mutisme, du hurlement, de l'abandon, de l'impuissante compassion humaine et de l'apparemment vain secours céleste, un minuscule objet, immobile et serein, signe infiniment discret d'un secret plus profond que les plus certaines évidences du malheur. Sur l'autel, fragile, immobile, presque invisible, la flamme du cierge eucharistique persiste à briller humblement. En ce cataclysme, selon sa promesse, le Seigneur demeure présent. Et ce, si l'on en croit l'Évangile, "*jusqu'à la fin des temps*".

## Saint Mathieu et l'ange

"Jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la fin des temps". Jusqu'au bout l'équilibre instable de la foi. Jusqu'au bout l'incertitude de l'inspiration. Jusqu'au bout, pourtant, la confiance. Jusqu'au bout la fidélité de Celui en qui, si souvent et pour ainsi dire constamment infidèle, j'ai mis ma foi. C'est ce que m'inspire Mathieu, écrivant son évangile, en équilibre sur le vide, sur l'éventuelle absurdité d'écrire ce livre, absurdité qui éclaterait à nos yeux, en même temps que la chute de Mathieu dans l'abîme, si Mathieu décidait, plutôt que de miser sur l'impossible, de souscrire à l'évidence apparemment certaine, sûre, sans aucun risque, du réel.

L'Évangile ici ne se peut écrire que les yeux levés vers l'abîme des hauteurs, vers l'abîme au dessus du firmament, au-dessus du sublime, lequel définit la frontière la plus élevée de nos aspirations les plus hautes, au-delà desquelles nous ne concevons nulle idée, nulle image, nul symbole. De plus haut que les plus sublimes hauteurs, jaillit vers le regard humble et obéissant de Mathieu l'ange messenger de l'Esprit. Ange de chair, surgissant des vagues de son linceul d'infini, déchiffrant pour Mathieu, d'un geste de ses doigts, la partition du mystère ineffable, celui du Verbe fait chair. Mathieu humblement le regarde; humblement lui obéit. Lui obéit au sens véritable du mot. *Obaudit eum. Obaudit angelum Mattheus*. Mathieu de son regard levé vers l'irruption de l'ange, va au devant de son écoute, et reçoit de lui un secret, le secret du Roi, que son Évangile traduit sans trahison, en ceci que, le révélant, comme à son insu, il en dévoile le mystère en tant que mystère ineffable en l'acte même de son dévoilement. Si Mathieu, ardent comme la flamme en son manteau de feu, le genou reposant sur un tabouret prêt à verser dans l'abîme où nous sommes, écrivant sur le livre débordant de la table, un seul instant prenait conscience, simplement en les regardant, que ce tabouret va sombrer, que va sombrer le livre, avec eux il sombrerait. Mathieu, s'il écoutait la réalité du monde, s'il obéissait à la réalité du monde, avec elle sombrerait dans l'abîme qui la dévore. Mais ainsi ne fait-il pas. Il obéit à la vérité annoncée de l'abîme infini des hauteurs par l'ange messenger qu'il accueille sans nulle peine, sans nul effort. Ce que l'ange descendu des hauteurs au dessus du sublime lui annonce est infiniment plus grand, plus profond que ce qu'en sait l'ange lui-même. Aussi Mathieu, les yeux fixés sur lui, l'écoutant, lui obéissant, rayonne-t-il en son visage, d'une lumière dont

l'ange messager n'est point la source. Quelle donc est la source de ce rayonnement dont l'ange messager est le canal? Cette source jaillit des plus secrètes profondeurs, des plus inaccessibles hauteurs: du Cœur de Dieu lui-même.

### Errances

Tourments, violences, angoisses, meurtres, fuites, plaisirs, moments de gloire, prisons, déréliction scandent la courte vie de Caravage jusqu'au jour de sa mort, dans moins de dix ans. Ses passions – aux divers sens du mot – ne scandent pas seules ce qu'on sait ou ce que l'on devine de cette existence. Les chefs d'œuvre surtout la rythment à une cadence effrénée: *Madonne de Lorette*, à Saint-Augustin, tout près d'ici; *Conversion de saint Paul*; *Crucifiement de saint Pierre*; *Mise du Christ au tombeau*; *Mort de la Vierge*; *Madone aux palefreniers*, chefs d'œuvre souvent refusés par leurs commanditaires religieux, toujours universellement admirés; jusqu'à *La Décollation de saint Jean-Baptiste* pour la cathédrale de Malte, que l'artiste signe – et c'est la seule fois - du sang du Précurseur, comme s'il unissait leurs destins. Puis la fuite à nouveau, en Sicile, à Naples, toujours fleurissante en violences, en chefs d'œuvre, jusqu'au jour mystérieux de sa mort, dans les blessures et les fièvres, le 18 juillet 1610, aux confins de la Toscane et des Etats pontificaux, sur la plage ou dans la ville de Porto Ercole, sans avoir satisfait son désir : revoir la Ville des villes où nous sommes.

### La résurrection de Lazare

Environ un an avant sa mort, il peint à Messine une *Résurrection*. Jésus, nous dit saint Jean, peu de jours avant de mourir, s'en est allé avec ses disciples au-delà du Jourdain, là où Jean avait baptisé. "Lazare, lui dit-on, Lazare, ton ami, est malade". Jésus ne se presse point de le rejoindre à Béthanie, près de Jérusalem. Non qu'il ait peur, à la différence de ses disciples, du danger mortel qu'il y court. Non. Il attend. "Lazare notre ami, dit-il, dort, mais j'y vais, afin de le réveiller". De le réveiller! "N'y va pas !" lui disent les siens; ou alors, dit Thomas, " allons-y nous aussi et mourons avec lui!" Les deux sœurs de Lazare, Marthe puis Marie, l'une après l'autre, disent à Jésus: "Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort!" Car il est mort! Le sommeil dans lequel il a plongé est celui de la mort. L'en éveiller? Vain espoir! Absurde pensée!" *Je suis la Résurrection et la Vie, dit*

*Jésus. Qui croit en moi, fût-il mort, vivra!"* Jésus dit cela à Marthe. Mais non point à Marie. Devant le reproche de Marie, devant ses pleurs, devant les pleurs des Juifs, Jésus sent en lui se bouleverser son esprit et lui-même fond en larmes: "*Où l'avez-vous mis?... Ôtez la pierre du tombeau!...*". "*Mais cela fait quatre jours, dit Marthe; il sent déjà!*". Et reprend l'Évangile, Jésus, les yeux levés au ciel, rendant grâces à son Père de l'avoir écouté et de l'écouter toujours, et de vouloir accomplir par lui ce signe pour que le peuple croie, "*cria d'une voix forte: Lazare, ici! Dehors!*" Puis, quand Lazare fut éveillé, car il s'éveilla: *déliez-le, leur dit-il, et laissez-le aller.*"

Caravage saisit ce moment prodigieux. Le Christ fait irruption dans l'immensité ténébreuse du tombeau, d'un tombeau comme sans limites, où se trouvent tous les acteurs de la scène; Lazare bien sûr; mais ses sœurs; et les fossoyeurs. La lumière, la lumière vivifiante, comme dans l'appel de Mathieu, passe par le Christ, illumine sur son injonction les morts que tous nous sommes. Marthe, doucement, recueille entre ses tendres mains, la tête de son frère et respire, nez à nez, non l'odeur méphitique, mais le premier souffle de la vie qui vient. Marie, à son ordinaire, contemple. Les fossoyeurs relèvent Lazare, redressent la pierre du tombeau. Deux d'entre eux regardent le maître de la mort. Lazare, le corps de Lazare, est éclaboussé de lumière, et devient lui-même, par reflet, source de lumière, éclairant le visage du disciple le plus éloigné, tout derrière le Christ. Mais Lazare, le mort, le dormeur, a du mal à s'éveiller, à vivre. Son corps éclatant ne s'aide aucunement, ni n'aide qui le relève. Sa tête, elle, est encore incapable de se redresser. Sa main gauche, au bout de son bras, frôle encore les têtes et les os de ses frères les morts qu'il abandonne sans le savoir. Sa main droite, elle, sait! Au-dessus de son corps si lourd à relever, elle se dresse, seule, dans la mouvante, l'immense obscurité, l'obscurité vibrante, encore vide de vie. Elle accueille la lumière qui vient. Elle l'accueille...à moins qu'elle ne la repousse; en vain! Cette main dit qu'il est dur de vivre, encore plus dur peut-être de revivre. Le Christ, lui, Christ presque semblable à celui de l'appel de Mathieu, mais venant de la gauche, dresse son bras, non, comme pour Mathieu, dans un "suis-moi" plein de douceur, mais, pour un ordre qui ne souffre nulle résistance. Il recrée, de nouveau, en Lazare, un nouvel Adam qui a goûté les conséquences ultimes de la vie lorsque celle-ci en est venue à lui manquer. Le visage du Christ, ici, est, de beaucoup, plus sombre qu'il ne l'était à l'appel de Mathieu. Il est pour ainsi dire plongé dans la nuit. La lumière illuminante, vivifiante, ressuscitante,

vient de derrière et de plus haut que lui. Elle vient du Père dont il a dit: "*Père, je Te rends grâces parce que Tu m'as exaucé.*"

Parmi les personnages de cette scène, il en est un qui, de profil, d'un profil tout illuminé, contemple, dans un émerveillement grave, la lumière du Père que Jésus a suscitée. Il ne regarde pas Jésus, mais l'au-delà de Jésus. Et cependant il vénère Jésus. Son visage est au-dessus de la main impérieuse de Jésus. Ses mains, à peine visibles, sont jointes dans la prière, au-dessous de cette main humaine et divine. Cet homme, qui tourne le dos au miracle, contemple la source invisible et illuminante du miracle et entoure, de son visage et de ses mains jointes, la main du Fils en qui le Père a mis tout son amour, Fils que le Père exauce toujours. Cet autoportrait bouleversant du Caravage n'est-il pas le viatique de son destin et de sa grâce, jusqu'au temps, bien proche à présent, où, paraissant abandonné de la grâce, va se couper le fil de son destin?

**Dominique Ponnau**

St Louis des Français  
Rome, 11 mars 2004